

4^e trimestre 1937

XXI^e Année N^o 4

**REVUE DE
GEOGRAPHIE MAROCAINE**

publiée par la

Société de Géographie du Maroc



S O M M A I R E

	PAGES
ARTICLES ORIGINAUX :	
L. TRANIER. — Le Siroua et l'oued Tifnout	355
F. GENDRE. — Les Plans de Rabat-Salé. Urbanisme et plan photo-aérien	397
M. de MAZIERES. — Une excursion dans le M'Zab	411 /
A. COULON. — Les Mozabites	425 /
J. LAVERGNE. — Le poisson au Maroc. Industries des Pêches et industries dérivées (1 ^{re} partie)	431 /
DOCUMENTS ET RELATIONS :	
F. LACARELLE. — Essais de détermination des principales régions fruitières du Maroc (1 ^{re} partie)	447
J. GATTEFOSSE. — Découvertes et hypothèses dans le Sahara Occidental	467
V. BERGER. — La porte du désert	473
Th. J. DELAYE. — De l'Atlas à la Vallée du Drâa	479
J. FELZE. — Tamnougalt des Mezguita	483
INFORMATIONS GEOGRAPHIQUES	489
ACTES DE LA SOCIETE	495
CHRONIQUE :	
Le Tourisme au Maroc.	
J. LAVERGNE. — Les Auberges de la Jeunesse au Maroc du point de vue touristique et géographique	497 /
La montagne marocaine et l'alpinisme ..	500
CARTOGRAPHIE :	
Th. J. DELAYE. — Les cartes de l'Atlas	503
F. GENDRE. — Nouvelle carte du Maroc au 1.500.000 ^e	508
Carte du Massif de Toubkal au 20.000 ^e	509
Ch. BERRAUD. — Au sujet de l'altitude des points culminants du Moyen Atlas	510
F. GENDRE. — A propos de l'Exposition de la Cartographie Française actuelle à la Société de Géographie - Paris ..	511
REVUE DES REVUES MAROCAINE : F. GENDRE	513
BIBLIOGRAPHIE	527

SIMPLE NOTE D'UN TOURISTE

Une excursion dans le M'zab

(Mars 1937)

par M. de MAZIERES

Il était intéressant de faire, à un mois d'intervalle après l'excursion le long des vallées de Tafraout et d'Ameuln dans l'Anti-Atlas, une rapide randonnée dans les oasis du M'Zab, en lisière du sahara algérien. Non pas qu'il y ait une communauté d'origine entre les habitants de ces régions, mais, — ce qui est plus curieux —, parce que précisément différents, ils ont une même coutume de travail. Les berbères montagnards de l'Anti-Atlas, les Chleuhs, sont des autochtones islamisés ; les M'zabites du Sud algérien sont des berbères transplantés au Sahara, les Abadites, hérétiques musulmans de secte sévère, stricts observateurs de leurs règles. Les uns comme les autres sortent de leurs montagnes marocaines ou hauts plateaux algériens, pour devenir dans les villes importantes des épiciers, des quincaillers, aussi pour les M'zabites des bouchers et tenanciers de bains publics ; les Chleuhs de l'Anti-Atlas vont à Casablanca, Rabat, Fès, font une concurrence sérieuse aux commerçants européens, sortent même du Maroc pour s'installer momentanément en France ; les M'zabites vont à Alger, Constantine et les villes secondaires où on les appelle communément les « moutchous ». Les uns comme les autres s'expatrient ainsi pour plusieurs mois, séjour plus prolongé même, laissant leur famille dans le Sud ; quand ils reviennent au foyer, ils se font remplacer dans la ville par un des leurs, fils, frère, cou-

sin et, ainsi par roulement, va pour eux la vie, tantôt dans la ville grouillante, tantôt dans l'isolement de la montagne ou des oasis. Tafraout est dans l'Anti-Atlas comme la capitale des épiciers chleuh du Maroc ; Ghardaïa et ses satellites immédiates, El Ateuf, Melika, Beni Isguen, Bou Noura, et Berriane plus avant au nord, et Guerrara à l'est, sont les centres familiaux et religieux des commerçants mzabites répartis dans les grandes villes algériennes.

*
**

Quand en mars les cars automobiles ont quitté les jardins d'Alger, le ciel couvert de nuages bas reste menaçant ; le sol et les arbres ont des teintes plus douces et estompées.

Les cars vont à rapide allure et les riches cultures de la plaine de la Mitidja et les villages nombreux passent vite devant les yeux ; il faut atteindre Boghari à midi, étape prévue pour le repas. On longe Blidah sans y entrer ; on pénètre dans les gorges de la Chiffa et, comme de coutume paraît-il, les singes par groupe barrent la route, obligeant les cars à s'arrêter ; ils savent qu'il y aura pour eux du pain, de la brioche, des fruits que leur donnent, de la main à la main, les touristes. C'est une dîme qu'il faut ainsi payer pour passer le « Ruisseau des Singes », leur domaine ; ils sont familiers, peut-être même trop ; gouailleurs, indiscrets ; ils semblent se prêter consciemment à la pose devant l'objectif photographique.

Après les lacets de la route, ce sera Médeah, puis Loverdo, Berrouaghia, pour moi souvenirs de jeunesse, tous noms qui rappellent les étapes avancées de la colonisation vers le sud. Boghari, village un peu décevant, entrepôt de marchandises ; Boghar, le bordj sur la hauteur serait mieux, relai de volupté pour les caravaniers, mais pour nous, ce n'est pas dans le programme-itinéraire. C'est ensuite la région des hauts plateaux et des Chott, des vestiges de caravansérails qui jalonnent la route à distances à peu près égales et qui marquent toujours un point d'eau. Ils sont les précurseurs des gares du chemin de fer, à la fois relai, refuge, auberge, approvisionnement : Bougzoul, El Krachen, Aïn Oussera, Guelt-es-Stel, El Mesrana près du rocher de sel. A l'ouest et à l'est, sur les dépressions desséchées du Chott Rharbi et du Chott Chergui que couvre une couche de sel, lumineuse sous le soleil, se jouent les mirages.

Il faut relire le roman de mœurs algériennes de Louis Bertrand pour faire renaître l'activité, le rôle, la vie du caravansérail. C'était le gîte d'étape de midi ou du soir des charretiers qui ravitaillaient les postes militaires et les villes du Sud en bordure du désert ; le caravansérail était comme une redoute, enfermée dans un mur crénelé ; charrettes et chevaux étaient dans la cour intérieure ; les conducteurs se retrouvaient dans la salle commune qui était comme le cœur de ce refuge. On y buvait beaucoup, entouré de l'épaisse fumée des pipes et des cigarettes ; on mangeait en discutant et, à l'occasion, on pinçait un peu au passage la taille de la servante allant légère et souriante entre les groupes ; elle était souvent espagnole, brune, jolie de sa jeunesse, faisant un moment oublier « au milieu des taquineries et des robustes propos d'amour », l'âpreté de la route aux ornières profondes ; elle donnait un peu de joie de vivre à ces hommes aux bottes pleines de boue ou de poussière que les verres de vin étourdissaient ; elle pouvait être cause entre eux de jalousie, de querelles, parfois de coups ; mais les charretiers reprenaient la route, claquant le lourd fouet et ils oubliaient. Pendant l'été, la salle commune étant étouffante, la réunion des charretiers se tenait le soir sous la tonnelle de lattes de bois, sans aucune verdure, ou sous l'arbre s'il y en avait un.

Les distances semblaient plus longues, quatre jours pour cinq lieues entre Bougzoul et El Krachen — aujourd'hui le car-automobile relie les deux postes en une demi-heure.

A Djelfa, principalement camp militaire, le vent a soufflé en tempête toute la nuit, vent froid du nord-ouest qui a passé sur l'Atlas tellien et ses neiges. Cela fait pressentir pour l'étape du lendemain, en direction de Laghouat, des tourbillons de sable lorsque nous serons sur la steppe. En effet, vers 9 heures, le vent traîne au sol, soulevant des nuages de sable si denses qu'ils bouchent la vue et les voitures doivent s'arrêter dans les ornières mouvantes. Les troupeaux de moutons cherchent l'abri du vent en se serrant dans les bas-fonds et les bergers se réfugient derrière quelque rocher.

Brusquement, le rideau de sable s'éloigne et se perdra au loin.

Laghouat est entourée d'une oasis de jardins que le peintre, Eugène Fromentin, quand on allait au pas long des caravanes, a placée dans le Sahara. C'était la ville avancée, dont le marché attirait de fort loin les gens. Il est vrai qu'au sortir de Laghouat, la route n'existe plus ; il y a une direction vers laquelle on tend,

en suivant des pistes qui vont tantôt à peu près parallèlement, tantôt s'écartant les unes des autres pour chercher le sol le plus facile. C'est la région des *daya*, dépressions légères et étendues où est entraînée un peu de terre végétale par les rares pluies qui ravinent le sol, illusion de verdure. Prend-on l'une de ces pistes un peu au hasard ? ou la moins trouée d'ornières ? Elles se rejoindront quand le terrain sera plus dur, pour s'écarter à nouveau. Ces pistes n'ont pas été tracées ; quand le passage est trop mauvais, on en a cherché un autre où les voitures rouleront jusqu'à ce qu'elles l'aient par trop creusé. Certes la route s'impose.

Aucune végétation, si ce n'est un peu d'orge souffreteuse, formant des plaques d'un vert imprécis. Au retour, dans cette région désertique, que le soleil brûlera, les mirages feront des lacs transparents ; « l'eau menteuse », comme disent les arabes. Des langues de terre, des arbres en touffes noires s'y reflètent ; hallucination décevante, blanches vapeurs que la chaleur plus mordante élève, mais région déserte et sèche en réalité. On peut comprendre ici, que ces dunes étendues, ayant pour limite l'horizon, avec leurs jeux de lumière, la poésie de l'espace, aient eu prise sur le caractère poussé au mystère d'Isabelle Eberhardt qui a su si bien en exprimer la force attirante dans ses « Nostalgies du Sud ».

Quand les caravanes passaient, les conducteurs ne manquaient pas de faire une prière à la *Msollâh* de *Tilrempt*. C'est qu'on va entrer dans l'aridité et la stérilité de la *Chebkra* du *M'Zab*, partie septentrionale du Sahara, plateau rocheux, ou montagne coupée de ravins. *Tilrempt* est une *daya* plus profonde que les autres où d'énormes *betoum*, *pistachiers-térébinthes*, font une ombre épaisse et reposante invitant à l'arrêt. Une citerne est enclose comme en un temple égyptien où l'eau précieuse est enfermée sous cadenas. Le caravansérail de *Tilrempt* est accueillant ; c'est le centre de ralliement pour la chasse à la gazelle et autrefois la chasse au faucon qui se faisait selon certains rites et quelque decorum sous la direction d'un *caïd*, « fils de grande tente » ce qui était comme un titre de noblesse.

Ce haut plateau torturé sur lequel la piste serpente ensuite, se défilant par les ravins, peut-il être habité ? des rochers, des cailloux. Dans les bas-fonds, un peu de terre y a été entraînée ; il y pousse quelques arbres. Quand ils sont plus étendus, et en bordure d'un oued où coule un peu d'eau, c'est l'oasis de palmiers. L'hom-

me s'y est accroché, y vit. C'est ainsi qu'apparaît par surprise, la première au nord des villes m'zabites, Berriane, à un confluent de ravins. Comme nous verrons les autres cités mzabites, Berriane, qui a les mausolées de ses fondateurs au sommet du cimetière de Sidi S'Maï, est au-dessus des jardins sortie de la palmeraie ; elle se serre autour de son haut minaret qui s'effile comme une très mince pyramide.

Nous arrivons à la nuit à Ghardaïa, ayant couvert 202 kilomètres de piste depuis Laghouat. Elle gardera donc jusqu'au matin son mystère ; car, ville aux coutumes austères, tout doit y être au repos le soir après neuf heures, à l'appel des gardiens de nuit. Cependant, nous entendons résonner des tambourins et siffler des fifres. Nous nous risquons dans une rue noire, nous passons sous la chaîne qui barre l'accès d'un vaste espace entièrement dans l'ombre et désert, pour ressortir sous la chaîne de l'autre côté, attirés par le bruit sourd des tambourins. Au haut d'une ruelle, un groupe de noirs soudanais, dont le visage reluit sous la flamme des torches semblent donner, en dansant, en frappant sur d'énormes tambours, en chantant un peu, une aubade devant quelque demeure ; nul ne veut nous en donner la cause.

Mais nous serons le lendemain à la première heure sur la place centrale, car partiront les caravanes de chameaux portant vers d'autres cités les produits chargés dès la fin du marché qui s'y tient le vendredi.

*
**

En 902, traqués et inquiétés par d'autres sectes musulmanes, les Abadites, pour mettre entre leurs persécuteurs et eux une région à peu près désertique, d'accès difficile et non sans danger, se retirèrent dans les oasis en bordure du Sahara, sur un plateau rocheux, chebkra coupée par l'oued M'Zab, où les Berbères Zenatas avaient leurs tentes. Un groupe se fixa sur les bords de l'oued M'Zab et construisit El Ateuf en 1013 ; d'autres, à proximité, battirent, en 1048, Bou Noura et Ben Isguen, proches l'une de l'autre ; puis Melika et en 1053, Ghardaïa qui fut ville commerçante et devint de suite la plus importante de ces cinq villes du M'Zab. Afin d'éviter le retour des luttes intestines au point de vue de l'application de la loi musulmane, ils n'édifièrent dans chacune de leurs nouvelles cités qu'une seule mosquée. El Ateuf fait cepen-

dant exception à cette règle et l'explication en est ainsi donnée : le notable Ba Salem fit élever à ses frais une deuxième mosquée pour permettre à son fils, excommunié et chassé de la mosquée unique, de prier et accomplir tous les actes religieux et se racheter ainsi pour l'autre monde.

C'est que nous sommes ici dans un domaine extrêmement sévère ; les m'zabites surnommés par Chevrillon « les puritains de l'Islam », sont stricts dans leurs pratiques religieuses et de mœurs austères, tout au moins en apparence et dans leur ville. Il n'est plus permis de circuler dans la cité de Ghardaïa, la ville ouverte, après le coup de sifflet du Chaouch, ou gardien, donné à neuf heures du soir ; même le quartier du « Café de la Joie » où s'exhibent quelques femmes venues des monts des Ouled Naïls pour le plaisir des nomades et des étrangers, doit observer la règle ; les cafés accueillants se vident, plus de danses, plus de musique et les ombres qui en sortent se glissent par les ruelles sombres. Les quarante tolba, qui maintiennent la tradition religieuse, prennent alors leur office de gardiens, après avoir tendu la chaîne de fer en travers des ruelles qui débouchent sur la place du marché où dorment les caravaniers et leurs bêtes. Quelques-unes de ces villes m'zabites sont plus rigoureuses que les autres : Ben Isguen, close dans un rempart, a le soir un gardien à chacune des portes qui sont fermées, nul ne pourrait y entrer. Ben Isguen ne tolère aucun habitant étranger ; après le marché et à la tombée de la nuit, il faut en sortir. L'école pour les enfants, dirigée par une institutrice française, est en dehors des remparts, tandis qu'à Ghardaïa, les sœurs blanches ont un ouvroir dans le haut de la ville où des fillettes tissent tapis ou couvertures et les Pères blancs dirigent une école à l'usage des jeunes m'zabites qui y apprennent le français et le travail du cuir.

Du Belvédère, à quelques kilomètres de Ghardaïa, sur le plateau rocheux en surplomb au-dessus de l'oued M'Zab, on a une vue d'ensemble sur les cinq cités et leurs palmeraies. Toutes ces cités ont une apparence-type : construites sur un mamelon, les maisons à terrasse, laissant voir les unes par dessus les autres leurs fenêtres comme les alvéoles d'une vaste ruche, se massent par étages autour du haut et mince minaret qui domine toujours ; il est l'œil de la cité ; effilé, à quatre faces amincies en s'élevant, il se termine par quatre pointes de maçonnerie dressées aux angles, formant cou-

ronne. Les ruelles étroites aboutissent souvent à un escalier pour atteindre le sommet de la ville qui est toujours la mosquée.

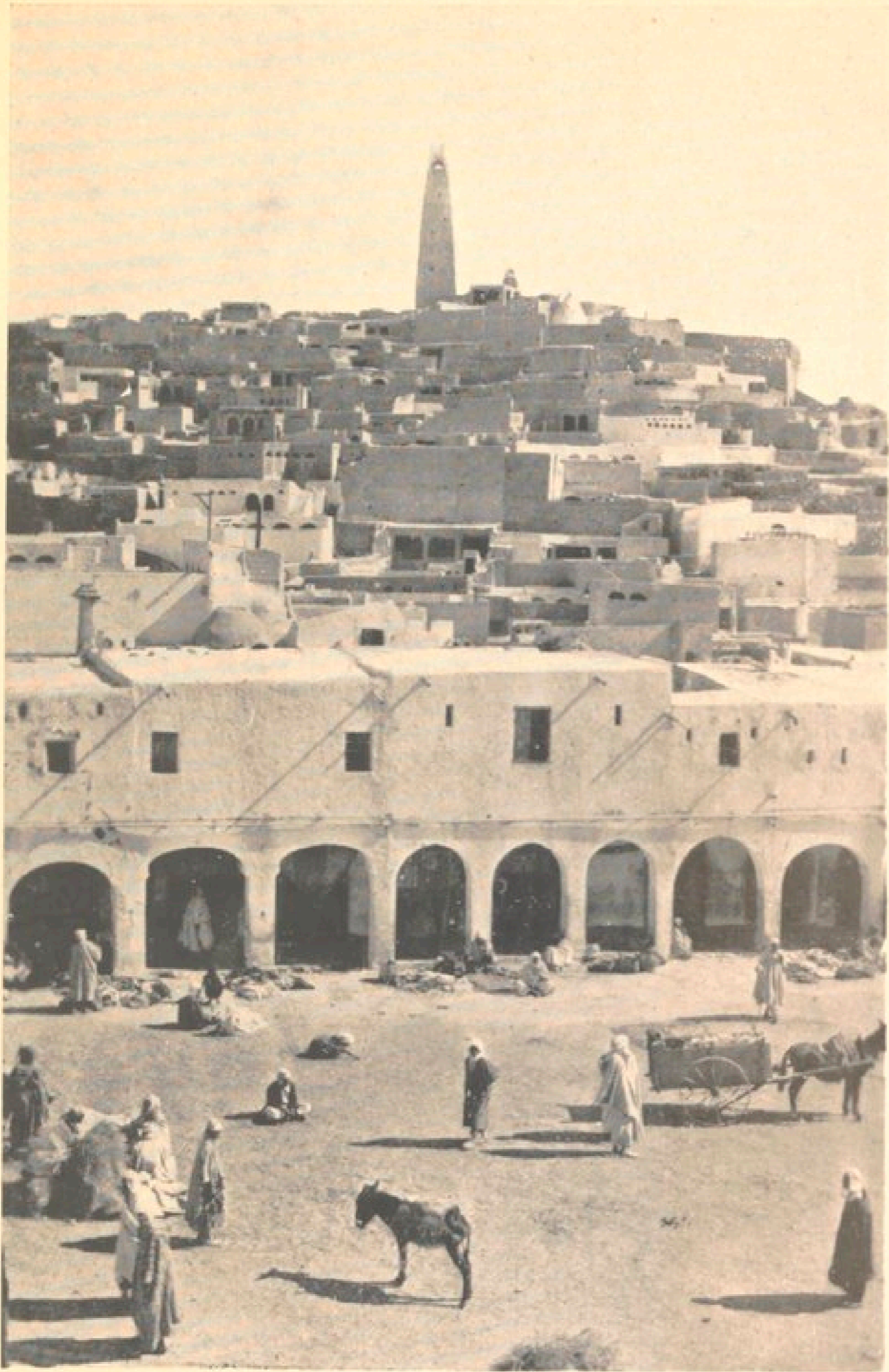
*
**

Donc, pour ne pas manquer le départ des caravanes, on gagne au petit jour la place du marché, centre actif de la cité ; les chaînes ont été levées, mais tout semble encore endormi ; les chameaux accroupis font une ombre plus noire dans le jour naissant, ils sont déjà chargés. A quel signal partira la caravane ? Les nomades s'activent, quelques grognements et les bêtes, en ordre, à la suite l'une de l'autre montent la ruelle et sortiront par Bab Djedid pour aller vers une cité plus au sud. Nous avons suivi la caravane jusqu'à la porte neuve ; quand elle eût disparu, il restait devant nos yeux la tâche que fait à quelques kilomètres l'oasis de Ghardaïa. Mais que faire à cette heure matinale, quand la ville reste encore endormie ? — Pas tout à fait cependant, car s'élève un chant très doux et lent de voix féminines ; il est derrière cette cour dont le porche est ouvert ; le chant se prolonge un peu plaintif, en demiton. C'est la prière matinale les Sœurs Blanches, avant le travail dans lequel elles guideront les fillettes indigènes qui s'apprentent devant les métiers pour la confection de tapis et couvertures.

La ville s'éveille : la place prend peu à peu son animation journalière : chaque arcade des maisons qui l'enclosent précède un magasin, comme dans les ruelles qui aboutissent au marché, toute porte est une boutique, un petit atelier, une gargote. Du côté de la place face au minaret, est la maison du Caïd, gouverneur de la ville ; de sorte qu'une visite s'impose auprès de lui, aussi bien pour monter sur la terrasse et se trouver devant le panorama offert en entier des maisons à l'assaut du minaret, que pour obtenir le papier et le moghazni qui permettront l'accès de la mosquée. Devant la maison du Caïd, est sur la place un cube de maçonnerie blanchi à la chaux ; c'est la mçollah où les fidèles feront leur prière, au-dessus ainsi des impuretés du sol. Tout ici marque l'idée religieuse. Plus loin en effet, fichées au sol, quelques pierres prises dans chacun des cimetières servaient d'appui aux premiers administrateurs abadites au cours de leur réunion délibérative en plein air ; la pierre qui conservait de son origine un caractère sacré imposait la sincérité dans la discussion. Actuellement, la djemaa des notables administrateurs municipaux est tenue dans la maison du

Caïd ; mais le passant respecte toujours les pierres de l'haouïta disposées en demi-ellipse.

Pour avoir une description rapide et utile de Ghardaïa et des autres cités m'zabites, il faut lire, avant la visite, l'opuscule illustré sur le M'Zab édité à l'usage des touristes par le Réseau des Chemins de fer algériens. C'est ainsi qu'en suivant la ruelle qui grimpe vers la mosquée, on peut servir au jeune guide qui s'est imposé malgré les protestations du moghazni, strict dans son rôle qu'il considère comme un monopole en la circonstance, la légende de Daïa ; c'est ainsi que l'on peut demander à voir la caverne de Daïa pour laquelle le secret est gardé, ce qui vaut de la part du moghazni une sévère réprimande au guide qu'il accuse de nous avoir dévoilé ce lieu de vénération. Le seul coupable est cependant le livret touristique qui mentionne la caverne ; nous l'entreverrons quand même sous la voûte près de la mosquée, au coup d'œil indicatif et discret, appuyé d'une poussée du coude du jeune guide, et rien que pour cela sa présence était utile. Mais, nous suivions la ruelle à l'assaut de la mosquée qui domine la ville, Tamesgida ; quelle que soit la ruelle d'ailleurs, couloir étroit que l'on suit, il y a toujours un moment où dans l'axe on aperçoit là-haut l'unique minaret. Au carrefour de ruelles, est souvent un puits et, à la longueur de la corde à main on peut juger de sa profondeur, 60 à 70 mètres. Et c'est en montant que je répète au jeune m'zabite, pour l'avoir lue dans le livret du touriste, la courte légende de la caverne de Daïa : Sidi Bouguedemma, le cheikh, voyait chaque soir, de sa demeure, une lueur sur la colline ; il envoya un serviteur s'enquérir de la cause ; ce serviteur trouva une femme, Daïa, dans une grotte et lui demanda d'aller s'expliquer devant son maître. C'est chose facile, j'irai, répondit la femme et de ce jour le nom de Ghar el Daïa, caverne de Daïa, fut donné à la grotte et par la suite à la ville dont les maisons gagnèrent la colline. Daïa est donc comme une patronne de la cité et les femmes vont brûler des cierges dans sa caverne pour que Daïa, à qui *tout était facile*, facilite l'accomplissement de ce qu'elles lui demandent. Et après la caverne noire, sous la voûte, nous gagnons la mosquée. Quelques marches, un couloir sombre qui longe une courette inégale, encadrée sur trois côtés de cinq énormes piliers supportant des arcs au devant d'une pièce où pendent des vêtements, où sont percés dans le mur des trous, petites niches pour y déposer les babouches



Ghardaïa
et la place du marché.



Oasis de Ghardaïa



100

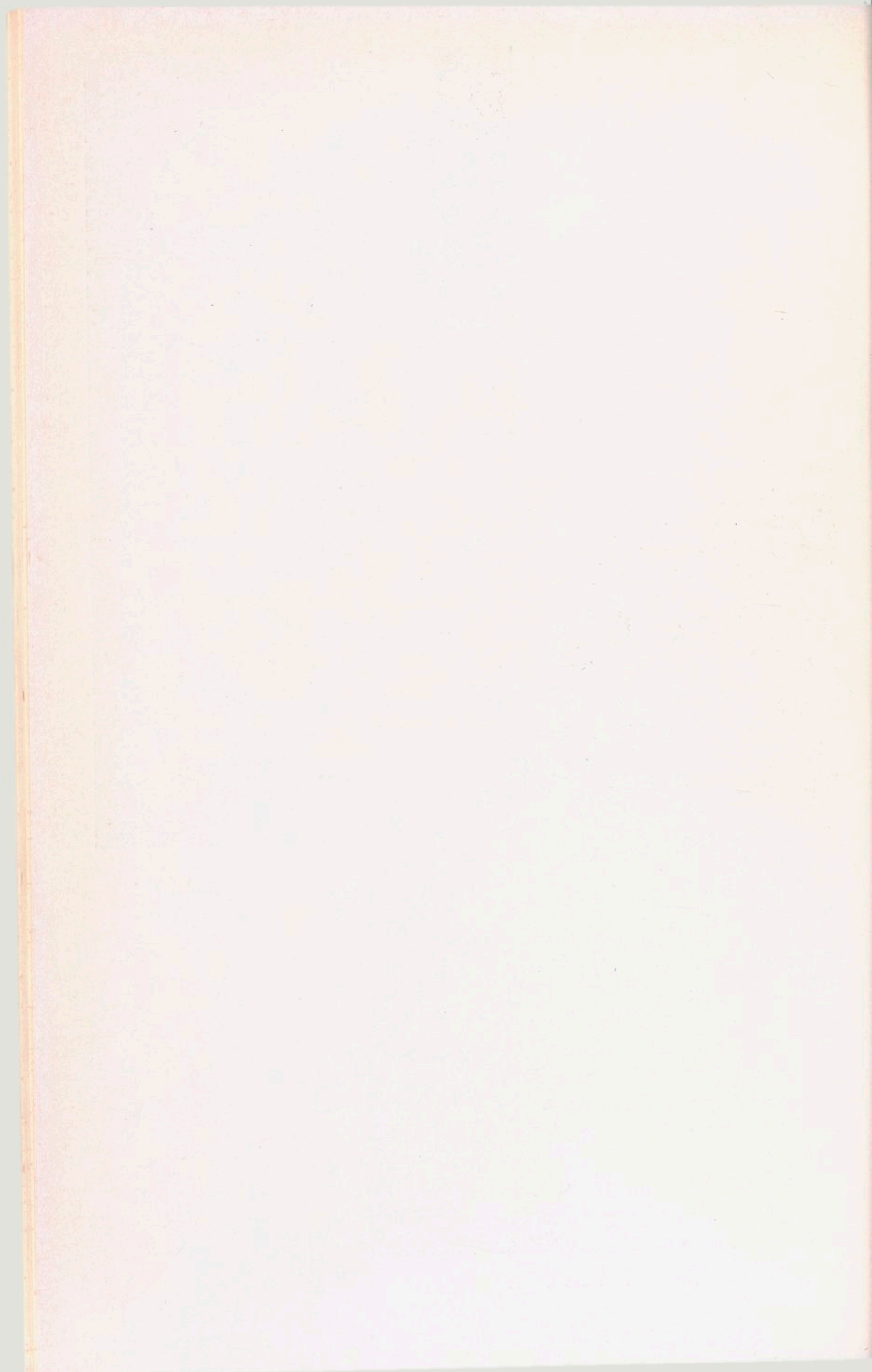


Rue de Ghardaïa



Palmeraie de Bou Saâda





avant d'aller dans les salles des ablutions ; quelques marches longent ces salles et l'on gagne la terrasse, au pied du minaret, qui aurait 22 mètres de hauteur et un escalier intérieur de 122 marches. Près du haut minaret effilé, en est un autre, bas et trapu, noirci par la fumée qui s'échappe de la chaufferie des chambres d'ablution. La salle de prière, nous ne la verrons pas dans ce temple sévère. De la terrasse, on domine la ville, ses vieux remparts, ses jardins, l'autre ville proche, perchée sur une colline, Melika la souveraine, et son pont au-dessus d'un oued desséché, mais dont il barre l'eau à l'occasion, tous les cinq à six ans ; il est en courbe, aux multiples arceaux. En contre-bas de la terrasse, est une salle d'école coranique où les enfants s'égosillent plus fort parce qu'ils nous ont vus. Tout autour, les cimetières. C'est dans les cimetières qu'est faite en hiver la distribution de nourriture aux pauvres et à la mosquée lorsque les mozabites ont déserté la ville pour l'oasis.

Dans l'après-midi, une visite s'impose à Ben Isguén, la ville austère par excellence, où l'étranger ne peut séjourner, où les danseuses ni le tabac ne sont admis. Mais il s'y tient au coucher du soleil, chaque soir, un marché très animé. Alors les mozabites bedonnant, à la barbe noire frisée, s'installent sur le pas de leur boutique, offrant au besoin une place à l'ami avec lequel on s'entretient de choses qui paraissent secrètes, tant le ton est confidentiel, tandis que les crieurs publics, une draperie sur le bras, un burnous, un tapis ou autres objets, circulent en annonçant le prix offert ; un âne mis à l'encan reste figé, indifférent ; pour lui le crieur a annoncé 4 douros et demi et il n'y a pas eu preneur. Au sol, sont des objets les plus divers, ils proviennent de la maison d'un mort.

A quelques kilomètres de Ghardaïa, en sortant par la porte des jardins au N.O. on gagne l'oasis de 60.000 palmiers que la piste longe et domine d'abord. L'oasis est la ville-jardin ; nul ne l'habite pendant l'hiver ; mais sortant de la ville à la première heure du matin, hommes et femmes viennent pour y travailler durant la journée ; ils sont partis avec leur âne ou leur mulet, porteur de la poulie et de la corde pour tirer l'eau des puits ; ils rentreront le soir, avec l'âne ou le mulet, la poulie et la corde. Pendant la période d'hiver, les maisons de l'oasis sont donc inhabitées et dégarnies de leur maigre mobilier. Mais quand arrive la saison chaude, Ghardaïa est désertée à son tour pour l'oasis et les gens procèdent

à un réemménagement : coussins, nattes, tapis, matelas et casseroles.

Il y a un loueur de voiture pour touristes à Ghardaïa ; une vieille automobile criante, aux portières ficelées, aux ressorts de siège indiscrets. On nous charge à six et le propriétaire-chauffeur mozabite nous mène sans encombre, mais non sans heurts à la dune où s'arrête la piste devant une étendue de sable ocre. On accède à pied à la palmeraie ; dans les murs en partie éboulés qui les gardent de l'invasion du sable, les beaux palmiers dressent leur tige haute, au-dessus des orangers et grenadiers et des rosiers et géraniums. Jardin verdoyant en bordure du désert ; désolation de sable d'une part, verger luxuriant de l'autre, où se cachent les demeures blanches, à terrasse, avec des vignes qui courent sur les pergolas. Nous avons visité, désertée, la maison du Caïd : courrette intérieure sur laquelle des salles à arcades en bas et en haut, s'ouvrent très joliment, ainsi que sur les jardins ; c'est plein d'une calme poésie. Cependant grince la poulie qu'entraîne la corde tirée du puits. La note aiguë s'ajoute à celles, cris inégaux, des autres puits ; elles s'amplifient toutes jusqu'à emplir la palmeraie du chant des poulies ; l'eau est à une soixantaine de mètres de fond. L'âne, ou le chameau, tire sur la corde pour monter, dans la peau de bouc ou le seau, l'eau précieuse pour ces terres qui reçoivent rarement la pluie.

L'oasis est le refuge, réunion des demeures et des jardins ; alentour, la solitude et la dune de sable, espace dénudé jusqu'à l'infini du regard.

Tout bon Mzabite a donc sa maison dans la ville et une autre dans les jardins. A la saison chaude, quand il s'est installé dans la palmeraie, il se rend chaque jour à la ville pour ses affaires, et à la fraîcheur du soir, il regagne les jardins.

Les Mzabites ont cela de commun avec les Chleuh de l'Anti-Atlas qu'ils s'expatrient pour tenir dans les villes un commerce : ils y sont épiciers, bouchers, quincaillers, dans de petites ou de grandes boutiques, toujours très achalandées. Et alors rien d'étonnant à ce que dans chaque ville du Mzab, comme à Tafraout de l'Anti-Atlas, hommes et enfants parlent couramment le français. Mais les Mzabites doivent obligatoirement revenir tous les deux ans dans leur ville du Mzab et pour eux leur Secte a sagement reconnu, afin d'éviter toute surprise au retour, « l'enfant du sommeil »,

l'enfant qui a dormi dans le sein de la mère, pendant l'absence du père. Le Mzabite doit mourir dans sa ville ou y être porté. Le plus souvent l'inhumation est simple ; sur le corps posé dans un trou peu creusé, sont amoncelées les pierres, — le soleil purifie tout. Les cimetières de Melika et de Ben Isguen sont impressionnants par leur étendue, des pierres et des pierres qui marquent les tombes, des poteries brisées, jetées sur le sol ; elles ont été peut-être un objet qui fut cher au mort.

Cependant, la population mzabite est si nombreuse à Alger qu'elle y a construit une mosquée à son usage strict — peut-être même y aurait-il actuellement un cimetière mzabite.

*
**

En fermant le circuit touristique vers Alger, on s'arrête, après Djelfa, à Bou Saâda, « père de la félicité » ; cette appellation fait penser à celle du grand oued marocain, Oum er Rebia « mère de la fécondité ».

Bou Saâda, c'est son oued, sa palmeraie avec les jardins, sa dune ; c'est aussi une visite au tombeau du peintre E. Dinet, sous une kouba blanche sur la colline, au-dessus de la demeure et le jardin qui descend jusqu'à l'oued ; c'est encore la visite à la maison de ville de Si Sliman ben Ibrahim, son collaborateur, qui lui conserve un pieux sentiment. Bou-Saâda, dit-on, est le « lieu du bonheur » ; en effet, il y a les Ouled Naïls, les danseuses réputées pour leur beauté, leurs bijoux, dont elles ne se séparent jamais, leurs robes de soie brodées d'or et d'argent. Elles sont originaires d'une tribu arabe des hauts plateaux de Djelfa, tribu la plus riche en troupeaux et en beautés, à tel point, disent les hommes, « qu'ayant du lait en surabondance, ils en jettent aux chiens et de même ayant de la beauté féminine en surabondance, ils en jettent encore aux chiens ». Immanquablement, on amène le soir les touristes au « Café de la Joie », dans ces salles surchargées, au sol et au mur, de tapis et de broderies, voir la danse hiératique des Ouled Naïls ; couleur locale certes.

Mieux vaut la fête de la flamme. En bordure d'un jardin, au-dessus de l'oued, une grande tente en poils de chèvres a été dressée ; sur les coussins, on s'allonge paresseusement et les Ouled Naïls dansent et chantent. La beauté de la fête, c'est le feu de bois

et de broussaille dont les longues flammes, qui s'inclinent sous le vent avant de s'envoler, font des jeux de lumière ; les arbres des jardins, tantôt dans le noir de la nuit, tantôt dans la lumière des flammes semblent animés en projetant de grandes ombres mouvantes ; c'est là le plus beau spectacle, avec les chants rythmés des fifres et des tambourins.

Sous les hauts palmiers, les jardins qui descendent vers l'oued, lui font de chaque côté une barrière de verdure, coupée de sentiers ombragés. L'eau n'est pas abondante, captée en amont pour l'irrigation des vergers ; dans les petits bassins entre les rochers, les femmes lavent et piétinent le linge. Plus bas, en suivant l'oued, la palmeraie cesse brusquement pour faire place à la dune dont la hauteur commande une vue à l'infini vers les régions de sable.

Bou-Saâda est le pays des bassour, ces cages couvertes de couvertures aux teintes et dessins bariolés, placées sur les chameaux pour porter les femmes qui y sont hermétiquement enfermées. J'avais assisté, il y a une trentaine d'années, à un mariage à Bou-Saâda ; le cortège s'était formé devant la maison de la jeune fille que l'on allait porter à la demeure du mari ; six chameaux ont sur leur bosse des bassour surmontés d'une perche au bout de laquelle s'agite un plumeau ; au pas lent des bêtes, les bassour sont balancés d'un côté puis de l'autre avec les femmes qu'ils contiennent, deux en général pour faire le contre-poids ; les hommes à pieds encadrent la caravane. Mais, s'agissait-il peut-être d'un mariage factice, organisé pour touristes.

Au bas d'un jardin, s'élève une kouba très blanche avec balcon sur l'oued ; c'était l'atelier construit par le peintre Dinet. Venu à Bou-Saâda en touriste d'art, il fut tellement conquis par la beauté du site, le pittoresque de l'oued et la palmeraie, qu'il s'y fixa et pour mieux s'imprégner de la vie locale, il adopta la religion musulmane. Il se lia d'amitié avec un jeune musulman, Sliman Ben Ibrahim qui devint son compagnon inséparable ; ainsi il put approcher plus facilement les gens et étudier les coutumes ; l'un disait ce qu'était la vie indigène, l'autre notait les scènes décrites pour les reproduire ensuite en complétant le texte de petits tableaux. Ainsi collaboraient Dinet et Sliman.

Au soleil couchant, j'ai eu l'heureuse fortune de rencontrer, sur un sentier qui descend vers l'Oued, Sliman ben Ibrahim ; il rentrait dans son jardin et sa demeure qui furent la demeure et le

jardin de Dinet ; il m'invita à le suivre et, traversé l'oued, nous entrons près de la kouba-atelier, dans le verger. Nous montons le long d'un ruisseau qui serpente sous les arbres ; sans s'arrêter à la maison, Sliman nous conduit, comme en un pieux pèlerinage tout là-haut devant le mausolée où le peintre Dinet repose sous la pierre aux inscriptions arabes ; près de lui, la place de Sliman est marquée par avance. Puis, la nuit arrive quand, par un escalier de bois, presque une échelle, nous atteignons la terrasse de la maison qui domine le jardin. Sur la murette, Si Sliman nous indique la place, où Dinet et lui venaient dans la soirée toujours douce, s'asseoir en face de la palmeraie, pour deviser sur les scènes de la vie arabe. Heure déjà sombre, reposante, silencieuse ; alentour, seuls des jardins. Nous nous asseyons aussi sur la murette ; la nuit est maintenant partout, mais nuit africaine, jamais tout à fait noire et qui laisse voir le contour des choses. Alors, avec une émotion respectueuse Sliman ben Ibrahim nous dit la collaboration de tout instant qu'il donnait à son ami, le peintre Dinet.

A 15 kilomètres de Bou Saâda, est la petite oasis d'El Hamel. Au-dessus s'élève la renommée Zaouia, séminaire de l'Islam. Le marabout, à l'opulente barbe noire, comme on l'imagine aux chefs barbaresques des temps passés, est le seigneur vénéré du lieu, et tout puissant. Quand nous arrivons sur le seuil de la mosquée, les tolba, par groupe, assis sur les nattes, récitent en chœur les versets du Coran.

Marc DE MAZIERES.



TABLE DES MATIERES

DU TOME XXI (Année 1937)

	Pages
ARTICLES ORIGINAUX :	
J. BATAIL. — Un Marseillais dans le Rif au XVII ^e siècle	127
V. BERGER. — Une mine de zinc et de plomb dans l'Atlas	55
G. CARLES et J. GATTEFOSSE. — Le problème général de l'extrême Sud Marocain	185
A. COULON. — Mozabites	425
Th. J. DELAYE. — La représentation des massifs rocheux dans les cartes à grande échelle de la haute montagne	105
Th. J. DELAYE. — Les origines et le problème de la phototopographie aérienne	201
J. DOUARD. — Quelques aspects du développement minier du Maroc	97
M. DUBOIS. — Un pays étrange l'Imini	93
J. GATTEFOSSE. — L'Homme-Singe préhistorique et le Moghreb	210
F. GENDRE. — A propos des portulans : l'art dans la cartographie	195
F. GENDRE. — Les plans de Rabat	397
J. LACOSTE. — Quelques vues et réflexions sur les plissements nord-africains	97
J. LAVERGNE. — Le poisson au Maroc	431
M. de MAZIERES. — Tourisme en montagne marocaine	119
M. de MAZIERES. — Une excursion dans le M'Zab	414
L. TRANIER. — Le Siroua et l'oued Tifnout	355
L. VOINOT. — Les Zaouïa de Marrakech et de la région voisine	5
DOCUMENTS ET RELATIONS :	
V. BERGER. — L'Ahouach. Mœurs et coutumes berbères	67
V. BERGER. — La Porte du désert	473
G. BERNAUDAT. — Au sujet d'un plan ancien de Rabat-Salé et de Chellah	71
Th. J. DELAYE. — De l'Atlas à la vallée du Dra	479

	Pages
Gal DELCAMBRE. — Les phénomènes optiques de l'atmosphère : le rayon vert	281
J. FELZE. — Promenade au dessus de ma carte	277
J. FELZE. — Tamnougalt des Mezguite	483
L. FOURCADE. — Le lac d'Ifni	271
J. GATTEFOSSE. — Découvertes et hypothèses dans le Sahara occidental	467
F. LACARELLE. — Situation du Maroc au point de vue fruitier dans le monde éronomique	227
F. LACARELLE. — Essai de détermination des principales régions fruitières du Maroc (à suivre)	447
M. LANUSSE. — Reconnaissance de la région J. Bani — Oued Mird — Oued bou Haiara	253
M. de MAZIERES. — Dans l'Anti-Atlas	63
M. de MAZIERES. — Au delà de Marrakech	137
M. de MAZIERES. — Le mouvement touristique au Maroc en 1936	241
L. NELTNER. — Le Massif Central du Haut-Atlas	261
Note résumant l'historique des chemins de fer du Maroc, l'évolution du réseau C.F.M., ses possibilités	214
 CHRONIQUE :	
Le IX^e Congrès de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines	283
Th. J. DELAYE. — A propos des conférences de L. Neltner sur la première Expédition Française dans l'Himalaya et au sujet de l'équipement de la haute montagne marocaine	75
Th. J. DELAYE. — Le Grand Prix de littérature Coloniale	82
Th. J. DELAYE. — A propos d'un guide de la montagne marocaine	141
Le Tourisme au Maroc	
J. LAVERGNE. — Les Auberges de la Jeunesse au Maroc	497
La montagne marocaine et l'alpinisme	500
 INFORMATIONS GEOGRAPHIQUES :	
MAROC. — L'outillage et le trafic du port de Casablanca	291

	Pages
Le port de Port-Lyautey-Mehdia	291
Trafic du port de Safi	294
Trafic du port de Fédala	294
Le réseau routier du Maroc	294
Les manifestations économiques du Maroc en 1937	295
Longueur des côtes maritimes du Pro- tectorat de la France au Maroc	489
L'artisanat indigène à l'Exposition de Pa- ris 1937	490
ALGERIE. — Création à Alger d'un Ins- titut de Recherches Sahariennes	298
Le douar impérial	492
La forêt algérienne	493
TUNISIE. — La population française de la Tunisie	299
ACTES DE LA SOCIÉTÉ	301 302 495
CARTOGRAPHIE :	
Th. J. DELAYE. — Cartes de de la haute montagne marocaine	166
Th. J. DELAYE. — Les plans en relief . .	307
Th. J. DELAYE. — La carte régulière du Maroc	313
Th. J. DELAYE. — Les cartes de l'Atlas	503
F. GENDRE. — Cartes d'ensemble de l'Afrique et cartes générales du Maroc	157
Nouvelle carte générale du Maroc au 1.500.000°	508
Carte du massif du Toubkal au 20.000°	509
Ch. BERRAUD. — Au sujet de l'altitude des points culminants du Moyen Atlas	510
F. GENDRE. — A propos de l'Exposition de la cartographie française actuelle à la Société de Géographie - Paris	511
REVUE DES REVUES MAROCAINE : F. GENDRE	339 513
BIBLIOGRAPHIE	83 169 321 527

198	Le port de Port-Lyautey-Mahdia
199	Le port de Sall
200	Traité du port de Fédala
201	Le port de Matou
202	Les ports algériens, économiques du Maroc
203	en 1937
204	Les ports algériens, économiques du Maroc
205	Le port de Sall
206	Le port de Fédala
207	Le port de Matou
208	Le port de Sall
209	Le port de Fédala
210	Le port de Matou
211	Le port de Sall
212	Le port de Fédala
213	Le port de Matou
214	Le port de Sall
215	Le port de Fédala
216	Le port de Matou
217	Le port de Sall
218	Le port de Fédala
219	Le port de Matou
220	Le port de Sall
221	Le port de Fédala
222	Le port de Matou
223	Le port de Sall
224	Le port de Fédala
225	Le port de Matou
226	Le port de Sall
227	Le port de Fédala
228	Le port de Matou
229	Le port de Sall
230	Le port de Fédala
231	Le port de Matou
232	Le port de Sall
233	Le port de Fédala
234	Le port de Matou
235	Le port de Sall
236	Le port de Fédala
237	Le port de Matou
238	Le port de Sall
239	Le port de Fédala
240	Le port de Matou
241	Le port de Sall
242	Le port de Fédala
243	Le port de Matou
244	Le port de Sall
245	Le port de Fédala
246	Le port de Matou
247	Le port de Sall
248	Le port de Fédala
249	Le port de Matou
250	Le port de Sall
251	Le port de Fédala
252	Le port de Matou
253	Le port de Sall
254	Le port de Fédala
255	Le port de Matou
256	Le port de Sall
257	Le port de Fédala
258	Le port de Matou
259	Le port de Sall
260	Le port de Fédala
261	Le port de Matou
262	Le port de Sall
263	Le port de Fédala
264	Le port de Matou
265	Le port de Sall
266	Le port de Fédala
267	Le port de Matou
268	Le port de Sall
269	Le port de Fédala
270	Le port de Matou
271	Le port de Sall
272	Le port de Fédala
273	Le port de Matou
274	Le port de Sall
275	Le port de Fédala
276	Le port de Matou
277	Le port de Sall
278	Le port de Fédala
279	Le port de Matou
280	Le port de Sall
281	Le port de Fédala
282	Le port de Matou
283	Le port de Sall
284	Le port de Fédala
285	Le port de Matou
286	Le port de Sall
287	Le port de Fédala
288	Le port de Matou
289	Le port de Sall
290	Le port de Fédala
291	Le port de Matou
292	Le port de Sall
293	Le port de Fédala
294	Le port de Matou
295	Le port de Sall
296	Le port de Fédala
297	Le port de Matou
298	Le port de Sall
299	Le port de Fédala
300	Le port de Matou

301	ACTES DE LA SOCIÉTÉ
302	
303	
304	
305	
306	
307	
308	
309	
310	
311	
312	
313	
314	
315	
316	
317	
318	
319	
320	
321	
322	
323	
324	
325	
326	
327	
328	
329	
330	
331	
332	
333	
334	
335	
336	
337	
338	
339	
340	
341	
342	
343	
344	
345	
346	
347	
348	
349	
350	
351	
352	
353	
354	
355	
356	
357	
358	
359	
360	
361	
362	
363	
364	
365	
366	
367	
368	
369	
370	
371	
372	
373	
374	
375	
376	
377	
378	
379	
380	
381	
382	
383	
384	
385	
386	
387	
388	
389	
390	
391	
392	
393	
394	
395	
396	
397	
398	
399	
400	

401	
402	
403	
404	
405	
406	
407	
408	
409	
410	
411	
412	
413	
414	
415	
416	
417	
418	
419	
420	
421	
422	
423	
424	
425	
426	
427	
428	
429	
430	
431	
432	
433	
434	
435	
436	
437	
438	
439	
440	
441	
442	
443	
444	
445	
446	
447	
448	
449	
450	
451	
452	
453	
454	
455	
456	
457	
458	
459	
460	
461	
462	
463	
464	
465	
466	
467	
468	
469	
470	
471	
472	
473	
474	
475	
476	
477	
478	
479	
480	
481	
482	
483	
484	
485	
486	
487	
488	
489	
490	
491	
492	
493	
494	
495	
496	
497	
498	
499	
500	